



abonnez-vous
en ligne



Courrier
INTERNATIONAL

vendredi 8 août 2003

[accueil](#)
[plan du site](#)
[les archives](#)

ARCHIVES

le quotidien

[le fait du jour](#)
[un pays à la une](#)
[tour d'horizon](#)
[vu d'amérique](#)
[le dessin](#)
[dépêches AFP](#)
[newsletter](#)

rubriques web

[multimédia](#)
[l'analyse](#)
[la revue](#)
[interview](#)
[psychologie](#)
[voyage](#)
[femmes d'ailleurs](#)

l'hebdo



[au sommaire](#)
[à votre avis](#)
[s'abonner](#)
[hors-séries](#)

les ressources

 les archives

En couverture - Vocation : kamikaze

Genèse de l'attentat suicide

Pour l'universitaire américain Scott Atran, définir le kamikaze comme un fou ou comme un lâche ne sert à rien. Mieux vaut comprendre ce qui motive son geste. Mais les gouvernements occidentaux sont-ils prêts à financer de telles recherches ?

SCIENCE (extraits)
Washington

▼ CONTEXTE

"Au lieu de faire exploser sa ceinture devant une fontaine carrelée près de l'entrée du cimetière juif, le kamikaze de Casablanca s'est fait sauter devant une fontaine située quelques rues plus loin. Le cimetière, cible probable de l'attentat, est resté intact. Tout cela donne une impression d'amateurisme."
Elaine Sciolino, *The New York Times*, New

A en croire le rapport du département d'Etat américain intitulé *Patterns of Global Terrorism 2001* [Profil du terrorisme mondial en 2001], il n'existe pas de définition universelle du terrorisme. Plutôt que de chercher à fabriquer une définition générale, nous nous concentrerons sur le "terrorisme suicide", qui se caractérise ainsi : recours ciblé à des humains autodestructeurs contre des populations non combattantes, essentiellement civiles, afin de provoquer un changement politique. Bien qu'un attentat suicide ait pour objectif de détruire physiquement une cible initiale, c'est avant tout une arme de guerre psychologique destinée à frapper un plus large public. L'objectif principal, ce ne sont pas les personnes tuées ou blessées dans l'attentat, mais celles qui en seront les témoins. Les médias d'information de l'ennemi servent alors d'amplificateurs. Grâce à l'endoctrinement et à l'entraînement sous la férule de leaders charismatiques, des cellules suicides parfaitement cloisonnées permettent de canaliser les sentiments politiques ou religieux d'individus au sein d'un groupe soudé, une fratrie fictive, qui s'engage de son plein gré à connaître une mort spectaculaire pour ce qui est perçu comme le bien de

kiosque en ligne
dossiers
repères pays
agenda
archives

les services

internet mobile
annonceurs
offres d'emploi

contacts

la rédaction
l'équipe web
l'agence

recherche

newsletter
quotidienne
gratuite

Courrier

York. Professeur adjoint de psychologie et d'anthropologie à l'université du Michigan, Scott Atran est également directeur de recherche au CNRS (France). Il a mené des recherches sur l'organisation sociale au Proche-Orient, avant de s'intéresser aux croyances et aux pratiques religieuses. Ses travaux mènent à une réévaluation de la théorie de l'évolution.

tous.

Le premier grand attentat suicide moderne commis au Moyen-Orient a été la destruction, en décembre 1981, de l'ambassade d'Irak à Beyrouth (27 tués, plus de 100 blessés). L'identité exacte de ses auteurs demeure inconnue, bien qu'il soit probable que l'ayatollah Khomeyni ait approuvé cette action et qu'elle ait été perpétrée par des groupes encadrés par les services spéciaux iraniens. Avec l'assassinat du président libanais pro-israélien Bachir Gemayel en septembre 1982, l'attentat suicide s'est mué en arme politique stratégique. Dans les rangs du "parti de Dieu" libanais pro-iranien, le Hezbollah, cette stratégie eut bientôt un impact géopolitique, en octobre 1983, quand l'explosion d'un camion piégé causa la mort de près de 300 militaires américains et français. Les Etats-Unis et la France quittèrent le Liban peu après. De même, dès 1985, ces attentats poussèrent Israël à abandonner l'essentiel des gains territoriaux acquis lors de l'invasion du Liban, en 1982.

En Israël et en Palestine, ce type de terrorisme a commencé en 1993 avec des attentats perpétrés par des membres du Mouvement de la résistance islamique, le

Hamas, et du Djihad islamique palestinien, entraînés par le Hezbollah. Le but était de faire dérailler les accords de paix d'Oslo. En fait, dès 1988, Fathi Shiqaqi, fondateur du Djihad palestinien, donnait les directives d'opérations martyres "exceptionnelles" impliquant le recours à des bombes humaines. Comme le Hezbollah, il soulignait que Dieu approuve le martyr mais exécute le suicide : *"Allah peut souhaiter que soient connus certains des croyants, il peut faire de certains de vous des martyrs, il peut purifier ceux qui ont la foi et qui détruiront totalement les infidèles."* Cependant, *"nul ne peut mourir sans la permission d'Allah"*.

La radicalisation et l'interconnexion récentes - par le biais d'Al Qaida - de groupes islamistes militants d'Afrique du Nord, d'Arabie, d'Asie centrale et du Sud-Est ont pour origine la guerre d'Afghanistan (1979-1989). Avec le soutien financier des Etats-Unis, les membres de ces différents groupes ont eu l'occasion de mettre en commun et d'unifier leurs doctrines, objectifs, entraînement, équipement et méthodes, parmi lesquelles les attentats suicides. Grâce à son association tentaculaire avec des groupes régionaux (en termes de finances, de personnel et de logistique), Al Qaida cherche par tous les moyens à réaliser son ambition planétaire, autrement dit à porter un coup fatal à la domination occidentale par des initiatives locales frappant les vecteurs de l'influence occidentale. Selon la *Jane's Intelligence Review*, *"tous les groupes qui pratiquent les attentats suicides bénéficient d'infrastructures de soutien en Europe et en Amérique du Nord"*.

Traiter la vague actuelle de l'islam radical de "fondamentalisme" (au sens de "traditionalisme") peut prêter à confusion ; c'est presque une absurdité. Les radicaux modernes, qu'ils soient chiites (Iran, Hezbollah) ou sunnites (talibans, Al Qaida), sont beaucoup plus proches, dans l'esprit et dans les actes, de la Contre-Réforme dans l'Europe d'après la Renaissance que de tout aspect traditionnel de l'histoire musulmane. C'est dans la Sainte Inquisition que l'on trouve clairement le modèle d'une autorité gouvernementale ecclésiastique, d'un Etat théocratique, d'un conseil national clérical et d'une police religieuse chargée de l'élimination physique des hérétiques et des blasphémateurs. L'idée que la religion doit prendre le contrôle de la politique est tout à fait nouvelle dans l'islam.

Le superministère de la Sécurité intérieure américain a engagé des recherches pour savoir comment protéger les installations sensibles. Mais cette ligne de défense est compliquée du fait de la multitude de cibles vulnérables (telles que discothèques, restaurants et centres commerciaux), de l'abondance des candidats au terrorisme (qui n'ont besoin que de très peu de supervision une fois engagés dans une mission) et du coût relativement faible de ce type d'opération (composants d'accès commun, aucune nécessité d'organiser la fuite du coupable). Sans compter qu'il est peu probable que les terroristes divulguent des informations sensibles (ne connaissant rien de leur réseau au-delà de leur cellule opérationnelle). En appelant la population à placer du ruban adhésif sur les fenêtres, on peut atténuer la peur (ou au contraire la renforcer) ; mais cela n'empêchera en rien la mort de nombreuses victimes. Par ailleurs, l'opinion publique risque de perdre confiance une fois qu'elle aura pris conscience du caractère pathétique de ces mesures. Les services de renseignements sont également actifs plus en amont, comme lorsqu'ils tentent d'infiltrer les réseaux terroristes, mais les succès sur ce front sont mitigés.

La première ligne de défense consiste à empêcher les gens de devenir des terroristes. Dans ce domaine, la réussite est loin d'être garantie. Les kamikazes sont souvent traités de fous et de lâches avides de destruction, qui prospèrent sur le terreau de la pauvreté et de l'ignorance. Il devient alors logique de traquer les terroristes tout en bouleversant leur environnement économique et culturel pour le faire passer du désespoir à l'espoir. Les rares études réalisées sur ce sujet montrent cependant que les kamikazes n'affichent pas de comportement psychopathologique déterminé et qu'ils bénéficient d'un niveau d'éducation et de conditions de vie au moins aussi élevés que le reste de la population.

Dès le début, le président américain George W. Bush a présenté les pirates de l'air du 11 septembre 2001 comme des *"lâches diaboliques"*. Pour le sénateur John Warner, des opérations préventives contre les terroristes et ceux qui les soutiennent sont justifiées parce que *"ceux qui se suicident en s'attaquant au monde libre ne sont pas rationnels et ne se laissent pas détourner par des concepts rationnels"*. En dépeignant les kamikazes du Moyen-Orient comme des fous criminels, peut-être le gouvernement et les médias américains commettent-ils une erreur d'attribution fondamentale : jamais le terrorisme politique ou religieux n'a été le fait d'actions isolées perpétrées par des instables et des couards.

Face aux attentats suicides, le problème est de comprendre pourquoi des individus non atteints de pathologies peuvent être suffisamment nombreux à réagir à des circonstances nouvelles pour permettre à des réseaux de mettre en oeuvre leur politique. Au Moyen-Orient, le contexte, tel qu'on le perçoit, qui permet aux kamikazes et à leurs artisans de s'exprimer passe par le sentiment collectif d'une injustice historique, d'une soumission politique et d'une humiliation sociale vis-à-vis des puissances mondiales et de leurs alliés, sentiment auquel s'oppose en contrepoids un espoir religieux. Ce n'est pas parce que l'on prend conscience de cette vision des choses qu'on l'accepte comme une réalité.

Par ailleurs, les gens ont tendance à croire que leur comportement parle pour eux, qu'eux considèrent le monde avec objectivité et que seuls les autres sont partisans et ont une vision déformée des événements. Les incompréhensions qui en résultent, encouragées par la propagande religieuse et idéologique, conduisent chacun des groupes antagonistes à interpréter la vision des événements de l'autre comme étant erronée, radicale et/ou irrationnelle. Diabolisation réciproque et guerre s'ensuivent alors. Il s'agit donc d'empêcher cette escalade dans les deux camps.

Toute notre société s'entend à reconnaître qu'en éliminant la pauvreté on élimine le crime. Selon le président Bush, *"nous luttons contre la misère et le désespoir, le manque d'éducation et les Etats en faillite, ce qui, trop souvent, crée des conditions*

dont profitent les terroristes". Lors d'une rencontre de lauréats du prix Nobel, le Sud-Africain Desmond Tutu et le Sud-Coréen Kim Dae-jung partageaient cet avis : *"A la source du terrorisme se trouve la misère."* Et Elie Wiesel et le dalaï-lama de conclure : *"C'est par l'éducation que l'on éliminera le terrorisme."*

Cette hypothèse est, entre autres, soutenue par les travaux de l'économiste Gary Becker. Dans son modèle fondé sur les incitations, les délinquants sont des individus rationnels qui agissent par intérêt personnel. Les individus optent pour des activités illégales si le profit qu'ils peuvent en retirer est supérieur au risque qu'ils courent d'être repérés et incarcérés, et s'ils sont par ailleurs presque certains d'avoir un revenu moindre avec une activité légale (coût d'opportunité). Dans la mesure où les délinquants manquent de capacités professionnelles, ces coûts d'opportunité peuvent se révéler minimes. Et par conséquent le crime paie.

Cette théorie d'un choix rationnel ne permet pas de prendre en compte certains exemples de crimes violents (homicides domestiques, meurtres dus à la haine). Elle a encore moins de sens quand on l'applique aux attentats suicides. En règle générale, les kamikazes n'ont pas eu moins de chances que le reste de la population dont ils sont issus. Comme le souligne la presse arabe, si les martyrs n'avaient rien à perdre, leur sacrifice serait absurde. Quoi qu'il en soit, la perte relative d'un avantage économique ou social dans les classes éduquées peut encourager le soutien au terrorisme. Dans la période qui a précédé la première Intifada (1982-1988), le nombre de Palestiniens ayant passé plus de douze ans en milieu scolaire a doublé. Cela a coïncidé avec une augmentation brutale du chômage des étudiants par rapport aux lycéens. Le sous-emploi semble également être un facteur de recrutement pour Al Qaida et ses alliés dans le golfe Arabo-Persique.

Les kamikazes sont des hommes jeunes. C'est là leur seul point commun avec les membres d'organisations racistes violentes auxquels on les compare souvent. Dans l'ensemble, les auteurs d'attentats suicides ne présentent aucune caractéristique dysfonctionnelle sur le plan social (sans père, sans amis, sans emploi), ni aucun symptôme suicidaire. Ils n'expriment aucune crainte de leurs ennemis, aucun désespoir, aucun sentiment de n'avoir rien à perdre, d'être privés de toute possibilité matérielle qui serait liée à la rationalité économique.

Pour que cessent les attentats, peut-être devrions-nous nous efforcer de comprendre. Existe-t-il par exemple des différences réelles entre les groupes religieux et laïcs, entre le terrorisme idéologique et les mouvements qui opèrent par vengeance ? Pouvons-nous établir une relation de cause à effet significative entre la politique et les actions de notre société et celles des organisations terroristes et de leurs partisans ? De fait, le programme culturel et politique de notre propre société semble jouer le rôle de catalyseur dans les volontés de fuir notre vision du monde (les talibans) ou de forger un contrepoids à l'échelle planétaire (Al Qaida). Mais sommes-nous à même de financer de telles recherches ? Comme dans le cas de l'usage, somme toute tendancieux, de l'idée de "terreur" en tant que concept politique, nos gouvernements et nos médias préféreront peut-être éviter de s'intéresser à ces relations, qui constituent pourtant un sujet d'analyse légitime si l'on veut savoir ce qu'est le terrorisme. A long terme, notre société ne peut s'offrir le luxe d'ignorer les conséquences de ses propres actes, ni les causes qui motivent les actes des autres.

Scott Atran

Courrier International

22/05/2003, Numero 655



 vos réactions

retour en haut ▲

[le fait du jour](#) - [un pays à la une](#) - [économie](#) - [vu d'amérique](#) - [le dessin](#) - [les dépêches AFP](#)
[multimédia](#) - [l'analyse](#) - [la revue](#) - [interview](#) - [psychologie](#) - [voyage](#) - [nord-sud](#)
[kiosque en ligne](#) - [les dossiers](#) - [les repères pays](#) - [agenda](#) - [les archives](#)
[l'hebdo courrier international](#) - [en couverture](#) - [hors-série](#) - [contact web](#)